

Automates-Intelligents
Nouvelle : Meg
par Jean-Paul Baquiast
26 octobre 2002
Droits réservés

MEG

Il y a quelques semaines, après y avoir plusieurs fois songé sans le faire, j'avais pris la décision d'appeler Meg, dont j'avais gardé le numéro en tête depuis les trente années et plus durant lesquelles nous avons cessé de nous voir.

Je me souviens clairement de la lettre qu'alors je lui avais écrite, en réponse à la demande qu'elle m'avait faite: ne pas chercher à la revoir, car son mari n'acceptait pas ces relations. Entre moi et son mari, elle choisissait celui-ci, bien qu'il eut vingt-cinq ans de plus qu'elle, et manquât totalement (à mes yeux) d'attraits physiques. C'était par contre un homme relativement connu, avec beaucoup de relations et sans doute pas mal d'argent.

J'étais alors persuadé, et je le suis encore en partie, que Meg avait trouvé dans nos courtes amours beaucoup de plaisir et d'intérêt, voir trop d'émotions pour poursuivre tranquillement sa vie conjugale antérieure. Comme manifestement, elle dépendait de cet homme de multiples façons, financièrement, mondainement, peut-être aussi affectivement car il remplaçait pour elle le père stabilisant qu'elle n'avait pas eu, elle choisissait froidement le retour au foyer et lui sacrifiait la poursuite de notre aventure..

On devine la véhémence de ma lettre. J'avais trente ans, j'étais beau et sexuellement sûr, non seulement de moi, mais de la valeur universelle de la forme d'amour que je proposais. Mais j'étais aussi fragile, n'ayant pas encore à cette époque trouvé suffisamment de femmes désirant partager mon mode de vie et m'apporter le soutien de leur approbation amoureuse. Aussi, non seulement reprochais-je à Meg de se comporter en femme d'affaire (pour ne pas employer un autre mot) préférant la sécurité d'un riche protecteur à l'amour d'un amant de son âge, mais encore l'accusai-je presque d'assassinat, c'est-à-dire de tuer en nous toutes les belles (selon moi) choses que nous aurions pu faire, tout ce en quoi nous aurions pu nous transformer, dans la perspective d'un amour partagé.

Aujourd'hui, je ne suis pas loin de réagir dans les mêmes termes, lorsque je me remémore ce lointain épisode de ma jeunesse. Certes, j'admets qu'une femme ait le droit de se séparer d'un amant sans avoir de comptes à lui rendre. Chacun mène sa vie comme il l'entend, et les hommes ne se privent pas de faire des choix égoïstes, dussent-ils à cette occasion sacrifier celles qui les aiment.

Cependant, je persiste à penser que Meg, dans notre aventure, a manqué de courage, a trahi quelque chose qui, non seulement comptait pour moi, mais comptait pour elle. Si en effet j'avais eu l'impression de n'être pas devenu important dans sa vie, au point de la troubler aussi profondément qu'elle le disait elle-même, j'aurais admis plus facilement qu'elle se séparât de moi. Mais là... J'ai gardé le souvenir de tout ce qu'en quelques mois nous avons fait, non seulement sur le plan sexuel, mais sur le plan intellectuel. Je suis sûr que c'était pour elle aussi enrichissant que ce l'était pour moi, même si nous approchions ces expériences et ces découvertes de façon nécessairement différente.

Nous avons la chance inestimable d'être à la fois différemment et semblablement armés pour faire à deux ce qui auraient pu être de grandes choses - je dis bien à deux, c'est-à-dire en montrant au monde entier que la créativité n'est pas le monopole de l'individu seul, sinon de l'homme seul, mais peut aussi résulter de la coopération d'un homme et d'une femme unis par un objectif commun.

Je l'ai dit, nous étions jeunes et beaux tous les deux. Nous nous aimions ou du moins le croyais-je, sur tous les plans possibles et imaginables. Nous ne nous enfermions pas cependant dans une espèce de roucoulement idiot. Nous étions au contraire curieux de toutes les expériences, nous acceptions sans préjugés toutes les situations et propositions. A une époque où ces choses n'étaient pas encore aussi banalisées qu'aujourd'hui, Meg avait accepté d'emblée d'avoir des relations avec ma compagne, de proposer celle-ci à son mari, et d'autres expériences de ce genre. Elle n'avait apparemment peur de rien, était gentiment curieuse de tout ce que je lui proposais, et m'apportait ce faisant la grâce de son corps harmonieux, l'émotion de sa sensualité à fleur de peau, la chaleur de son aptitude à communiquer.

Nous étions également assez intellectuels. Pas au sens déjà démodé de l'engagement politique à coup de signature de manifestes. Mais dans tout ce qui concernait ce que l'on appelait parfois à l'époque les sciences post-modernes. Meg fréquentait, par mari interposé, le monde de l'Ecole des Hautes Etudes. Personnellement, elle pratiquait les cercles de la psychanalyse, de la psychométrie, de la sociométrie....toutes choses qui ont un peu tourné depuis en esbroufe au détriment des entreprises crédules et des esprits faibles, mais qui présentaient alors un réel intérêt au regard de l'enseignement scolastique pratiqué en France. De mon côté, professionnellement, je m'intéressais, au-delà de mes études médicales, à ce que l'on appelait alors la cybernétique (avant l'informatique) mais aussi à toutes les sciences des systèmes, notamment les systèmes sociaux, ainsi qu'aux technologies. Je prétendais aussi écrire, peindre et chanter. Nous avions ainsi matière à échange, au-delà de la *baise* proprement dite, où nous excellions, me semblait-il. J'étais persuadé qu'elle et moi, nous étions, ou nous serions devenus, les meilleurs.

Pour ce faire, je m'étais imaginé que nous aurions pu nous lancer dans une entreprise nouvelle à cette époque, expérimenter de nouveaux rapports sociaux et théoriser sur eux, au bénéfice de cette société des Trente Glorieuses à qui, juste avant 1968, les anciens

interdits commençaient à devenir insupportables. On me demandera pourquoi je croyais avoir besoin d'une femme, fut-elle de grande qualité, pour mener une telle entreprise. Les novateurs innovent seuls, sans rechercher le soutien de personne. C'est qu'en fait, en profondeur, je manquais de temps, de relations et peut-être un peu de ce que les généraux romains appelaient *l'impetus*. Mon travail, ma famille, mon peu de ressources, ne m'encourageaient pas à investir sans partenaire dans des directions dont j'avais une perception globale, mais dont je n'avais pas la pratique quotidienne. Meg de son côté me paraissait rester un peu superficielle (elle n'avait que 28 ans) et j'aurais pu lui apporter un côté sérieux, voire systématique, sinon ennuyeux, qui aurait rendu notre démarche de création plus crédible.

Mais mon ambition, je crois, ne se limitait pas à cette sorte d'arrivisme ordinaire. J'étais vraiment amoureux de Meg, admiratif devant ce que je croyais être son expérience, ses qualités humaines. La perspective de faire véritablement une œuvre à deux, conformément à nos convictions féministes et socialisantes, m'enthousiasmait. Je ne voyais pas l'équivalent d'une telle œuvre dans les travaux et publications de l'époque, du moins en France. Partout régnait le conservatisme, la pruderie, le langage de bois, le machisme. Même la gauche s'empêtrait dans le convenu, dès qu'il s'agissait de changer les rapports sexuels et intellectuels entre hommes et femmes. J'étais persuadé que le simple fait de raconter, avec des mots de tous les jours, les expériences que nous faisons, Meg, moi et nos amis, aurait provoqué une révolution fort utile (avec 30 ans d'avance sur ce qui s'est passé depuis). Nous aurions pu convaincre la société qu'il ne s'agissait pas là de propager d'abominables perversités, réservées à de riches jouisseurs, mais au contraire d'aider à la naissance d'un nouveau mode de vie dont tous auraient pu bénéficier.

Je pense aujourd'hui que Meg n'avait jamais partagé ces ambitions, dont elle n'avait peut-être même pas réalisé tout de suite, ni en tous cas approuvé les implications. Comme elle ne me disait pas non lorsque je développais pour elle quelques-uns de mes projets, comme au contraire avec sa disponibilité d'esprit apparente elle me relançait par des questions et des suggestions, j'en avais conclu à tort qu'elle concluait avec moi un accord en profondeur. En fait, elle devait progressivement se rendre compte que s'engager dans cette entreprise, avec la communion sensuelle et intellectuelle qu'elle impliquait, serait vite devenu incompatible avec ce qui demeurerait pour elle essentiel: ne pas se séparer de son mari, continuer à profiter de ce qu'il lui offrait, mais aussi réaliser les ambitions qu'elle s'était données: devenir professionnelle quelque part, avoir un enfant, un foyer, des relations mondaines.

Étais-je moi prêt à tout abandonner pour elle? Elle m'avait posé la question, avant que nous ne nous séparions: "Tu veux que je quitte mon mari, mais toi, quitterais-tu ta femme et tes enfants, mettrais-tu en question ta profession?". Dans mon esprit, à tort ou à raison, il ne fallait pas poser les choses de cette façon, en termes de tout ou rien. Je ne lui demandais pas a priori de quitter son mari. Il ne s'agissait pas de remplacer un couple par un autre, mais au contraire d'intégrer les contraires. J'étais sûr que ma compagne, qui m'avait déjà

prouvé plusieurs fois son ouverture d'esprit et son amour, n'aurait pas refusé de jouer pleinement son rôle dans cette nouvelle aventure. N'avait-elle pas déjà accueillie Meg avec la plus grande disponibilité? Je ne voyais pas pourquoi cette dernière n'aurait pu obtenir la même participation de son entourage, de son mari lui-même. Mais j'étais bien naïf à cette époque, ne soupçonnant pas les résistances qu'allait opposer ce vieil égoïste autoritaire, habitué à régner sur une bande de courtisans soumis, sur une jeune femme qu'il croyait avoir subjuguée par son envergure intellectuelle.

.....

Tout ceci, je ne l'avais pas écrit aussi explicitement dans la lettre dont j'ai parlé, si bien que je ne sais pas ce que Meg en a retenu, le cas qu'elle en a fait. Bien entendu, elle ne m'a pas répondu, et je n'ai plus entendu parler d'elle ni de son mari, sauf incidemment, par des relations communes ou par des échos de presse. Apparemment, elle faisait de la médecine mentale, comme elle l'avait voulu, tandis que son mari vieillissait, dépassé par l'évolution des technologies, la mondialisation, les nouvelles formes de création et de conflit, les technologies de l'information, dont soit dit en passant j'étais devenu un utilisateur permanent. Seuls dorénavant quelques fidèles se rappelaient qu'il avait en son temps essayé de jouer un rôle dans quelques-uns de ces domaines.

Il m'arrivait aussi de me demander si Meg s'était vraiment enfermée dans le rôle d'épouse fidèle et sacrifiée qu'elle s'était donné. Avait-elle des amants avec qui dépenser la sensualité que je lui avais connue, ou se limitait-elle à jouer les gardes-malades? Des amants sûrement, mais jusqu'à quel degré d'implication ?

Pour moi, si je n'ai rien fait non plus de sensationnel de ma vie professionnelle, rien produit ni dit qui méritât d'être cité ici, j'ai au contraire poursuivi dans ma vie privée les recherches entreprises dès mon adolescence, auxquelles j'avais tenté un court moment d'associer Meg. Un certain nombre de mois s'écoulèrent avant que je puisse me remettre de la désillusion, du désenchantement, de la petite mort dirais-je que celle-ci m'avait imposée. Je ne m'en suis d'ailleurs sans doute jamais remis puisque je n'ai plus jamais depuis lors conçu d'entreprise aussi globale et novatrice que celle dont elle n'avait pas voulu. Cependant, grâce à la générosité, au désintéressement, au courage, à l'esprit d'ouverture, à la personnalité, à la sensualité et à la beauté d'un certain nombre de femmes, j'ai connu, concrètement connu et non imaginé, un bonheur d'expérimenter, de vivre et d'aimer dont peu d'hommes je pense pourraient se vanter.

Pourquoi alors, après toutes ces années, reprendre contact avec une femme dont je suis persuadé qu'elle ne vaut pas celles qui partagent ma vie en ce moment? Ce n'est pas seulement parce que la presse a récemment annoncé la mort de son mari. Je trouverais un peu lamentable de paraître venir quémander ce qui m'a été refusé pendant trente ans, dès le moment où disparaît le manipulateur caché de mon ancien grand amour. Si j'ai appelé néanmoins Meg, c'est sans doute que je suis d'une inguérissable curiosité. Je veux

savoir en vrai ce qu'elle est devenue, tant physiquement que moralement, je veux l'entendre me parler et rechercher auprès d'elle ce qui pourrait être resté de mon ancien amour. C'est aussi que je suis d'un inguérissable optimisme, ou plutôt d'un total irréalisme. Je ne peux pas m'empêcher de penser que c'est la Meg de jadis qui me répondra, que je retrouverai, avec qui peut-être certaines choses - mais lesquelles ? - seraient encore possibles.

Quand elle m'a eu au téléphone, l'illusion s'est poursuivie. C'était exactement la même voix, lente et posée, avec ce léger ton seizième arrondissement qui seyait à mon snobisme. "Tu as toujours la même voix" lui ai-je dit. Plus en profondeur, c'était la même apparence de disponibilité que je retrouvais, suggérant les mêmes promesses informulées. Après tout ce temps, elle n'a pas paru surprise d'entendre mon nom, elle m'a répondu tout de suite, elle a convenu que nous pourrions nous revoir, en me précisant de la rappeler chez elle après les fêtes, à l'heure du déjeuner, où je serais à peu près sûr de la trouver.

Alors, en esprit, j'ai cessé de tenter d'imaginer la femme qu'elle était devenue, face à ce que le temps a fait de moi. J'ai revu celle avec qui nous avons essayé des choses du répertoire érotique qu'elle me paraissait découvrir avec ravissement. D'un coup, j'ai revécu ce soir passionné de juillet, où d'un local surchauffé sous les toits de la Salpêtrière, je l'avais appelée à son domicile, dans sa chambre. Son mari travaillait à côté, dans une autre pièce, mais elle pouvait me parler un instant, m'avait-elle dit. Je sentais dans sa voix la langueur, la disponibilité que je connaissais bien lorsque je commençais à la regarder d'une certaine façon, à la questionner sur son passé, sur le sexe, sur nous deux. "Je voudrais que nous fassions l'amour par téléphone", lui avais-je dit. "Tu crois, tu le peux, toi?" Je l'avais poussée à enlever son soutien-gorge sous sa robe, à déposer aussi son slip. Ainsi pouvait-elle, sous une apparence innocente, se donner les caresses que je lui suggérerais. Elle me décrivait ce qu'elle ressentait, d'une voix de plus en plus faible, de plus en plus mourante, comme si la distance qui nous séparait s'augmentait de milliers et de milliers de kilomètres. "Et toi, me dit-elle, tu fais pareil, tu vas jouir aussi?" Je l'avais assuré que je me masturbais également, mais je mentais. Je ne m'intéressais qu'à ce qui lui arrivait par mon intermédiaire. Je ne voulais pas perdre la signification d'un seul des bruits que m'apportait le téléphone, d'un seul de ses soupirs.

Je continuais à lui parler de temps à autres "Tu m'entends, tu es toujours là - Oui, mais ce n'est pas facile de garder l'appareil en même temps - En même temps que quoi ? - En même temps que je me caresse..." Les téléphones mains-libres n'existaient pas à l'époque, et l'imaginer à la fois tenter de jouir et conserver le lourd combiné à l'oreille était attendrissant au possible. "Ecoute, pose l'appareil maintenant, mais serre tes seins très forts, comme si je te le faisais moi-même. Vas-y, jouis maintenant."

Tout en continuant à écouter intensément, je regardais le ciel du soir qui rosissait derrière les toits de l'établissement, les hirondelles qui tournaient au-dessus des ardoises. J'entendais des pas attardés dans les couloirs, une sonnerie lointaine de téléphone, et en

bruit de fond, le grondement incessant du boulevard de l'Hôpital. Mais tout cela n'était plus que le décor lointain, presque irréel, de ce pont qui s'était construit, plus solide que l'acier, entre moi ici et cette belle jeune femme là-bas, à demi-nue, dont les mains travaillaient fébrilement le sexe, et dont les beaux seins se soulevaient de plus en plus à la montée d'un cri primal qu'elle ne parvenait plus à contenir.

...

Or donc, je viens de revoir Meg, mais c'est là que les choses deviennent étonnantes. Nous avons convenu de nous rencontrer dans un bistro que nous fréquentions tous deux dans le temps, le Raspail Vert. Je me demandais si nous nous reconnaîtrions. Je n'aurais pas dû me poser la question. En entrant dans la salle, j'eus l'intense surprise de la voir assise torse nue dans la salle bondée, sa belle peau dorée luisant au lumière comme de la soie. Elle était telle que je l'avais connue il y a trente ans. C'était bien elle, car lorsqu'elle me vit, elle se leva à demi et m'embrassa, comme si de rien n'était. Je lui demandai sottement : « c'est bien toi, je ne me trompe pas » et elle me répondit avec naturel : « Mais oui, tu le vois bien » « Mais tu n'as pas changé du tout ? » « Tu ne pensais pas trouver une femme cacochyme ? ». Eh non, en effet.

Je ne lui dis plus rien. Les gens semblaient ne pas la remarquer, ce qui était particulièrement incroyable. J'étendis la main pour la toucher à nouveau, son épaule si parfaite, son sein. Je ne peux dire si au doigt, c'était une peau ou un tissu que je rencontrais, les événements se produisant si rapidement que je n'avais pas le temps de procéder à des expériences qui, d'ailleurs, auraient pu être gênantes pour elle, au vu de tout ce monde, et dans sa tenue. Mieux valait se comporter comme si de rien n'était. Nous nous mîmes au courant de ce que nous avons fait depuis trente ans, elle comme médecin et moi comme chercheur en intelligence artificielle médicale. Elle me parlait comme l'aurait fait une femme de mon âge, mais j'avais toujours devant les yeux, derrière une espèce de nuage que j'attribuais à mon trouble, la fille splendide dont j'avais été fou.

Depuis ce jour, je la revois de temps à autres. Elle est toujours nue, ou à demi-nue, où que se passent nos rendez-vous, toujours aussi éclatante. Mais, ce qui aurait été inimaginable pour moi en d'autres circonstances, avec d'autres femmes, je continue à me comporter avec elle comme si de rien n'était, comme si je discutais avec une dame d'un âge respectable. Je ne lui touche plus que la main, et seulement pour la saluer.

Par contre, parfois, quand je la regarde et l'admire, ce dont je ne peux m'empêcher, ce dont même je dois dire je ne me prive pas, il m'arrive de revoir en surimpression le ciel rosissant au-dessus des toits des immeubles, un certain soir si lointain, entendre les cris des oiseaux, et parfois le hurlement lugubre d'un patient montant des profondeurs de l'abominable Salpêtre de ma jeunesse.